

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Le Livre contre la mort

« *Je veux rédiger mes pensées vouées à défendre l'homme contre la mort* »
(*Le Livre contre la mort*, Elias Canetti, Albin Michel, 2018,p.30)

J'ai dit dans [Notules IV](#) (p.208), voici une semaine jour pour jour, la déception que m'avait causée le livre posthume d'Elias Canetti. Pourtant, j'en poursuis la lecture, et m'aperçois qu'il me faut nuancer ma première réaction.

J'attendais une réflexion non pas originale – tout a été dit à ce sujet, et depuis bien longtemps – mais un point de vue personnel, qui puisse être partagé ou refusé, accepté ou combattu et je n'ai trouvé d'abord que la répétition obsessionnelle d'une idée fixe plutôt bête : « *Dieu qui n'existe pas m'en soit témoin [...] : je n'admets pas la mort, et c'est tout* » (p.102), et dont l'auteur paraît sentir parfois le ridicule. Il ne voudrait pas mourir, soit. Qui donc le souhaite, sinon ceux qui souffrent plus qu'ils ne peuvent supporter, et ces malheureux en fin de vie dont on s'ingénie à prolonger au-delà de toute raison l'existence végétative et sans espoir, qui dépendent d'aide-soignants surmenés pour boire un verre d'eau et pour le moindre soin corporel, que je rencontre dans les EHPAD en attendant, peut-être, de les rejoindre ? Mais le souhait que la mort n'existe pas n'a aucun sens, parce qu'elle est l'autre face de la vie, unie à elle comme le côté pile au côté face d'une pièce de monnaie ou, comme disait Saussure, le signifiant et le signifié. Mais en l'occurrence, quel serait le signifié ? Je crois bien qu'il n'y en a pas. Si la perspective de notre propre mort est absurde, au point de relativiser beaucoup le sens que nous essayons de donner à notre vie, mais doit être acceptée parce qu'elle fait partie du jeu, il est vrai que celle de nos proches est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

insoutenable, au moment où nous est infligée cette amputation. Puis nous nous habituons à vivre avec nos morts, notre mémoire leur offrant la seule forme de survie qu'on puisse espérer, et c'est bien l'un des sens que Canetti donne à sa révolte : « *Les morts ne se comptent pas, ils se nomment, et reviennent parfois, lorsqu'on les invoque de tout notre être, à la vie qu'ils n'ont jamais perdue* », du moins tant que quelqu'un s'en souvient et les évoque.

L'autre sens, qu'il note en quelques mots – « *Je traîne un lourd fardeau, j'aime vivre.* » (p.50) – a été naturellement relevé par certains commentateurs, qui le relient à juste titre au traumatisme dû au nazisme. Ainsi, dans un article remarquable de [La Cause littéraire](#) du 29 septembre 2018, Gilles Banderier évoque-t-il à son propos « *l'horreur indépassable de la Shoah* ». Mais il faut aller plus loin, ou être plus précis. Canetti répond à sa façon, névrotique, au fameux « *Viva la muerte* » lancé par l'ignoble José Millán-Astray y Terreros et repris par les franquistes. C'est en fait la devise de tous ceux qui ont pour vocation de tuer, minables assassins agissant seuls ou en bandes, ou tueurs de plus grande envergure, qui ont besoin d'une idéologie démente – fascisme, nazisme – ou de la promesse d'un paradis pour justifier leurs massacres. Entre ceux qui aiment la vie et ceux qui aiment la mort passe une ligne qui ne coïncide nullement avec celle qui sépare en politique la droite de la gauche et qui marque un fossé infiniment plus large et profond. Physiquement épargné par deux guerres et un génocide, Elias Canetti, qui était juif et avait connu les humiliations que l'Europe de ce temps réservait à ses coreligionnaires et senti le vent du boulet, en a assez éprouvé l'horreur pour ne pas s'en remettre et en perdre la raison dès qu'il y songeait : qui donc pourrait s'en étonner ou le lui reprocher ? Enfin, certains textes presque en marge du sujet donnent à réfléchir, comme celui où il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

découvre, bien tardivement, que la violence est en lui et en nous tous, et que son inhibition est due aux circonstances et non à la nature profonde de chacun¹.

Voilà ce que je peux mettre au crédit de ce livre bizarre. Pourtant, chaque fois que je le referme, je suis consterné de voir tant de talent gaspillé. Recevoir puis donner la vie, c'est aussi recevoir puis donner la mort. C'est la dure loi de tout ce qui vit. Mais le souvenir des jours heureux devrait suffire à qui en a connu pour l'accepter. Surtout, les grands yeux des enfants qui découvrent la beauté du monde et les yeux brillants des jeunes, leurs rires et leurs espoirs, permettent de dire, paraphrasant Ronsard :

« *Notre mal ne vaut pas un seul de [leurs] regards* ».

Lundi 1er octobre 2018

1 Écrit en 1968 : « *Tout ce qui est arrivé depuis l'aube des temps résulte d'une disposition, d'une possibilité qui existe en chacun de nous.* », etc. (p.187)